

possible, et il était
ne m'en tirerais pas
grettais de ne pas
pendant deux ou
s ! Je me reprochais
nt hâté de livrer au
et le résultat de ma
mais compromis sans
défendre.

oté, quelque chose
squ'on m'avait déjà
é on m'en montre
ore. Pour sauver sa
ni n'a rien d'immo-
crime. Le tour avait
près tout, et il était
J'avais trompé même
un médecin. On ne
piement pas se ven-
is pour dupe. Il me
serait là une action
mettre sous les ver-
voir donné mon par-
s une punition mais
arie !

de craintes, et voy-
re dans l'avenir, je
inq heures et demie
Delisle. J'étais fort
e et je me sentais

it à table avec quin-
e ses amis. On me
te dans la salle à
vint me donner la
nt et me fit asseoir

u, et de voir tout ce
lat des lumières, et
e inaccoutumé pour
me trouver avec des
souvenirs de prison
voir comme ne si-
bon pour moi. On
e de vin, quelques
n second, tout en
indifférentes.

is-je en moi-même,
griser pour me faire

parler ! Prenons garde ! ” La conver-
sation générale continuait, et l'un de
mes voisins me demanda de prendre
un verre de via avec lui. Il m'emplit
mon verre, mais, après l'avoir salué,
je le touchai seulement des lèvres,
puis je regardai ce Monsieur pour
lui faire comprendre que j'étais sur
mes gardes et ne me laisserais pas
griser.

Un quart d'heure après j'eusse pris
ma place à table, M. Delisle, s'a-
dressant à moi, me dit en souriant :

— Eh bien, Poutré, vous avez mon-
tré bien de l'esprit, *pour un fou*, il
faut maintenant nous conter cela.
J'ai réuni ces Messieurs exprès pour
entendre ces détails de votre propre
bouche.

Je croyais toujours à une feinte, et
j'étais non seulement embarrassé,
mais j'en avais l'air. M. Delisle s'en
aperçut, et ajouta :

— Ah ça, ne craignez rien ! Je ne
vous ai pas demandé de venir chez
moi pour vous examiner, mais con-
sidérez-vous ici comme un de mes
amis. Ce qui se dit à ma table ne
va pas plus loin. Vous avez joué
un tour admirable, il n'y a qu'une
voix là-dessus, et nous ne vous en
gardons pas rancune. Vous avez
votre pardon, c'est une chose finie,
ainsi ne craignez rien, et contez-nous
toute votre affaire, sans plus de
crainte que si vous étiez chez votre

père avec votre famille et vos amis.
Tout ce que vous direz ici est sacré.

Ces bonnes paroles firent dispa-
raître mon *étrangement* en un clin-
d'œil, et je répondis :

— Ah bien, si c'est comme ça, je
ne demande pas mieux que de par-
ler. Franchement je n'étais pas à
mon aise. A présent ça ne me coûte
plus.

Et je racontai de fil en aiguille
toutes mes folies de la prison, et tou-
tes mes combinaisons pour donner
le change sur mon état.

Je les amusai pendant trois bonnes
heures et je n'eus plus peur de pren-
dre du vin, qui certes, se laissait ava-
ler, car je n'en avais *pas souvent* bu
comme celui-là !

La soirée se passa très gaiement,
et une fois débarrassé de mon inquié-
tude je pris ma grande part du plai-
sir général.

Il était près de minuit quand nous
sortîmes.

Le lendemain, je retournai chez
mon père auquel je racontai l'invita-
tion ainsi que mes inquiétudes et
mon plaisir de la soirée. Cela nous
fournit encore matière à conversa-
tion pendant quelques jours, puis je
repris mon genre de vie d'autrefois
et me remis à la culture, mais sans
cesser de suivre activement la poli-
tique.



BIBLIOTHÈQUE
SANTO-OLIVIERO